

# Anna de Noailles – sensibilité innombrable

DINU FLĂMÂND

**Résumé :** En partant du titre du premier recueil de poèmes d'Anna de Noailles, Le cœur innombrable, et en explorant sa richesse sémantique, cet article montre comment les surprenants choix stylistiques de la comtesse représentent la marque d'une conscience poétique profonde et complexe, qui se sent obligée de s'écartier du sens dénotatif des mots à la quête de l'expression adéquate des sentiments authentiques.

**Mots-clés :** *Anna de Noailles, Le cœur innombrable, Samuel Beckett, ineffable, poésie, traduction*

**Abstract:** Starting from the title of Anna de Noailles' first collection of poems, Le cœur innombrable, and exploring its semantic density, this paper shows how the countess' surprising stylistic choices are the mark of a deep and complex poetic consciousness, one that feels compelled to deviate from the primary meaning of words in the never-ending quest for the adequate expression of authentic feelings.

**Keywords:** *Anna de Noailles, Le cœur innombrable, Samuel Beckett, ineffable, poetry, translation*

Il annonçait des résonances riches, le titre inspiré que la jeune comtesse Anna de Noailles choisit, en 1901, pour son premier recueil de poèmes *Le cœur innombrable* publié chez Calmann-Lévy. Cette manière-là de vaciller entre la convocation d'une multitude de sensations submergeant le cœur et la suggestion d'un mouvement perpétuel, rebelle, de la vie de l'âme, incommensurable à son tour, est fortement expressive. On décelait dans l'insolite syntagme une hésitation entre multitude et infinité. On percevait une ouverture métaphorique généreuse, image du trop-plein d'une intériorité surprise qui déborde en temps, qui s'observe et s'analyse. Il n'est pas impossible que, des années plus tard, Samuel Beckett aurait choisi, en connaissance de ce précédent, son formidable titre pour le roman *L'innommable*. Il y a de fortes similitudes entre les deux formules ; l'identique façon « légère » de la présence de l'indicible. Les deux titres sont presque intraduisibles dans n'importe quelle langue si l'on veut garder leur caractère compact et suggestif, présent dans ce français merveilleux manié par deux « métèques », comme aurait dit Cioran. *Innombrable* et *innommable* définissent évidemment beaucoup plus que leur contenu sémantique. Dans les deux énoncés, on n'égraine pas de chiffres ni on ne tente pas d'attribuer un nom à quelque chose. Car ce qui ne peut pas être « compté », c'est-à-dire dompté dans une série de nombres, c'est la vie même. Et ce qui n'est pas de « nommé », car il se dérobe à une identité limitative, c'est toujours la vie, dans sa

grande imprévisibilité, celle qui précède et dépasse la littérature. Les traductions en langue roumaine ont recours, dans les deux cas, à des formules explicites, assez lourdes, utilisant des périphrases plus ou moins heureuses. Pour le recueil d'Anna de Noailles, par exemple, on a trouvé l'équivalent : *inimi nenumărare în una singură*. On est loin de la densité impondérable du titre originel. Peut-être devrait-on, dans les deux cas, refaire le chemin étymologique vers la langue latine commune et opter pour des équivalences plus adéquates, par exemple : *innumerabil* et *innominabil*, plus proches de l'esprit des auteurs. Et la langue roumaine s'y prête plutôt bien.

On sait que Beckett est extrêmement difficile à traduire. En prose, la densité de sa phrase pose problème, il ne faut pas diluer cette densité qui se cache sous l'apparence d'un discours dépourvu de style, de rayonnement. D'une manière paradoxale, et pour continuer cette parallèle entre l'abstracteur Beckett et la débordante Anna de Noailles, comparaison qui pourrait surprendre, traduire la poésie d'Anna de Noailles n'est pas plus facile. La perfection classique de sa rhétorique, l'alternance de l'alexandrin avec l'octosyllabe et le décasyllabe, et cette technique impeccable rehaussée d'anaphores et d'hyperboles restent, dans son cas, une musique en apparence prévisible. Cependant, il s'agit d'une musique de lentes et somnolentes profondeurs qui cache bien des surprises. Il y a une ardeur sauvage et une fraîcheur imprévisible qui imposent la présence d'une sensibilité « innombrable » créant la surprise à chaque détour, car vivante, interrogative, surprenante, en secrète contradiction avec cette sage rhétorique. Certes, les thèmes définitoires de la jeune poétesse proviennent d'un répertoire classique et romantique où se mêlent les réminiscences d'une musique symboliste, sinon quelque chose de figé, de parnassien. Ce sont la nature, l'amour, la vie intérieure, la tristesse, la mort, mais aussi les méditations sur la vanité, les nombreuses références à un Parnasse atemporel. Mais tout est enveloppé dans une mélancolie qui traduit en permanence son profond mal de vivre, d'une volupté nerveuse qui inquiète. Même disciplinée à la grande école de la poésie française classique, Anna de Noailles force partout la formule insolite. Dans la musique envoûtante de ses vers sa poésie reste toujours imprévisible. Cette recherche de l'insolite est déjà présente dans son premier recueil. Voilà le portrait de l'amant abstrait, qui n'est pas le messager astral de poètes romantiques tel Eminescu ou Lermontov, mais un agent de l'angoisse. Et personne de son temps ne cherchait, comme la jeune Anna de Noailles, « le visage de ceux qu'on n'aime pas encore » :

Le visage de ceux qu'on n'aime pas encore  
Apparaît quelquefois aux fenêtres de rêves

.....

La furtive douceur de leurs avènements  
Enjôle nos désirs à leur vouloir propice,  
Nous pressentons en eux d'impériaux amants  
Venus pour nous afin que le sort s'accomplisse...

Et ceux-là resteront, quand le rêve aura fui,  
Mystérieusement les élus du mensonge,

Ceux à qui nous aurons, dans le secret de nuit  
 Offert nos lèvres d'ombre ; ouvert nos bras de songe. (« Les rêves »)

Il faut s'imaginer ce poème dit par Sarah Bernhardt (en fait, la grande comédienne récita *Offrande à la Nature* lors d'un grand dîner à la parution du livre, organisé par Montesquiou-Fezensac) ; poème sincèrement admiré par Marcel Proust, Anatole France, Cocteau, Mauriac, Maurice Barrès et tant d'autres, y compris Bergson, Pierre Loti, Einstein et d'autres qui avaient tant adulé le personnage et sa poésie. Cette recherche amoureuse qui cache une permanente obsession de la mort, présente par la suite dans ses romans au caractère vaguement autobiographique, davantage pendant sa maturité lyrique (*Les éblouissements* ; *Les Vivants et les Morts* ; *L'honneur de souffrir*), devient une de ses marques distinctives. L'écriture de la poésie est conçue comme prolongement d'une permanente révolution dans les sensations. Serait-ce le secret de toutes les femmes qui ont écrit de la « bonne » poésie, avec Sappho en tête de cette génération atemporelle ?

Lorsque l'ardent désir au fond du cœur descend,  
 La belle strophe nait et prolonge le sang.

Et quand le foret vert au bord du rêve tremble,  
 Le verbe qui s'émeut l'imité et lui ressemble. (« L'inspiration »)

Il était assez étonnant que cette femme dont quelques années plus tard le *so British Times* allait affirmer qu'elle était « le plus grand poète français, peut-être même européen », et qui aux yeux de tous représentait déjà le *summum* du bon goût parisien, mais aussi de la frivolité, dans l'esprit cosmopolite qui était La Belle Époque se considérait effectivement écrivain, pas une figure de la mondanité. Pour sa vie, la priorité c'était ce difficile acheminement vers une écriture rigoureuse et souple. Princesse orientale, rouge dans ses options politiques, admiratrice de Jaurès, dreyfusarde de la première heure, qui lisait Nietzsche et se passionnait pour la nature, considérée comme un personnage original de la haute société, Anna de Noailles n'était pas quelqu'une qui ajoutait l'écriture à son rayonnement social. En fait, c'était le contraire : la nervosité et la fraîcheur de son style relèvent de cette recherche obstinée propre aux bons écrivains, le travail dans la langue, dédié aux mystères de la littérature, travail toujours inassouvi et inachevé. Marcel Proust l'avait très bien compris. Ses éloges accompagnaient certainement la femme spirituelle aux yeux verts qui éblouissaient ses convives. Mais pour lui, Anna de Noailles était plus que « la fée des jardins » ou bien la muse potagère qui trouve « une infinie poésie dans les radis » ; et qui, de surplus, aime bien surprendre avec ses outrances de style : « avaler du bonheur » ou avoir des « yeux sifflants »<sup>1</sup>. Proust et quelques autres grands écrivains, qui dominaient ce précieux paysage littéraire, encore symboliste, parnassien et néoromantique, merveilleusement décadent (à la veille de la Grande Guerre et de la guerre de styles qui allait apporter l'avant-garde), identifiaient avec une grande acuité cette recherche d'émotions authentiques dans l'écriture d'Anna de Noailles,

travail littéraire faisant la différence entre un simple exercice littéraire et la présence de l'émotion discipliné par l'écriture.

Le paradis, c'est vous ; voyageuses nuées  
 Robe aux plis balancés d'un dieu toujours absent,  
 Vers qui montent sans fin, ardeur extenuée,  
 Les vapeurs du désir et le parfum du sang. ( « Le Paradis » ; *Anthologie* 172)

À la recherche de l'expression adéquate, dans ses vers et dans sa prose, Anna de Noailles se montre consciente de cette « exactitude de l'émotion » qui passe par le travail de « déviation de leur premier sens » de mots pour parvenir au cœur de l'âme innombrable. « Je ne suis pas un écrivain, j'écris comme je sens, tout bonnement » ; déclare-t-elle dans un de ses nombreux entretiens au sujet de sa littérature. Elle continue : « on s'est beaucoup moqué de moi, parce que j'ai écrit "des yeux sifflants". Un autre aurait écrit "perçants" ; et ce n'est pas la même chose ». À la lumière de ses explications, et familiarisé à la discréption de sa phrase légère qui estompe bien des « déviations » tout en évitant de choquer, l'on comprend mieux la mise en discréption de son art poétique travaillant en toute finesse. Il y a quelque chose chez Anna de Noailles qui annonce la sensibilité abyssale de Sylvia Plath. Mais Anna de Noailles était de son époque ; elle refusait le vers libre et l'expression déchirante et charnelle de l'écriture, évitant la formule directe de son désarroi, car de son temps on s'exprimait encore par une théâtralité exaltante et solennelle.

Le grand Fernando Pessoa fut assez méchant lorsque, plus de deux décennies après le début retentissant d'Anna de Noailles, en France, il plaçait avec un certain mépris, au Portugal, dans son *Introduction à l'esthétique*<sup>2</sup> le titre de la Française sous la loupe de son analyse. Obsédé par sa propre multiplicité identitaire, envoûté dans le spectacle de ses hétéronymes, Pessoa prend en référence Eschyle même, le grand tragédien antique, pour diminuer d'un seul trait la beauté et la légitimité du « cœur innombrable ». Il existe chez Eschyle, c'est vrai, cette formidable métaphore, que Fernando Pessoa considérait comme le plus grand vers dans l'histoire de la poésie : « le sourire innombrable des vagues de la mer ». Et le maître portugais décide :

[L']épithète est de celles qu'on a coutume de qualifier d'osées, car tout est osé pour qui n'ose rien. Mais tout le monde comprend l'image ; et on ne peut lui attribuer qu'un sens. Pourtant, une poétesse française, plagiant cette formule, a donné pour titre à un de ses livres : *Le Cœur innombrable*, expression qui peut avoir ici divers sens, encore qu'il ne soit pas certain qu'elle en ait un : L'« audace » de cette épithète est égale chez le Grec et chez la Française ; mais l'une est l'audace de l'intelligence, l'autre du caprice. (*Le chemin du serpent* 84)<sup>3</sup>

C'est ça, une princesse reste par définition capricieuse, interdite à la bonne littérature ! Il n'est pas certain que Pessoa ait lu son recueil, dont le titre assume d'une manière consciente, justement, une richesse suggestive, pas un seul sens unique, n'en déplaise

à Pessoa. Lui, probablement, voyait, chez Eschyle, dans le mouvement perpétuel des vagues l'infinité du temps et rien d'autre ; et dans leur « sourire », la suprême ironie de la nature qui tolère notre temporalité... Mais ce n'est pas la première fois que la belle comtesse de Noailles passait pour une dilettante. Cinq malheureuses coquilles d'orthographe se glissaient à l'impression de son livre *La domination* (en 1905), et voilà que la publication *Le cri de Paris* « crie » au scandale : le livre aurait été « traduit » du roumain ! Elle, qui recevait de Gide des lettres enflammées justement pour la qualité de son écriture : « Combien il m'eût été charmant de vous dire qu'il m'est impossible désormais de me promener parmi mes fleurs dans mon jardin potager, sans qu'aussitôt vous vous imposiez en compagnie » (Martinez 171).

Dans les années d'après la Grande Guerre, Anna de Noailles devient une figure officielle de la Troisième République : elle est nommée chevalier de la Légion d'honneur, est élue à l'Académie royale belge de langue et de littérature françaises et reçoit, la même année, en 1921, le Grand Prix de la littérature de l'Académie française. Ses recueils avaient été tirés en plusieurs éditions. La poëtesse jouissait à la fin de sa vie d'une célébrité réelle en tant que poète, doublure de ce personnage public unique que Joseph Reinach, célèbre journaliste et homme politique de l'époque, grandissait ainsi : « Il existe en France trois miracles : Jeanne d'Arc, la Marne et vous » : Il faut préciser, pour ceux qui lisent à la hâte les encyclopédies électroniques médiocres, qu'il s'agissait dans ce cas non du « miracle » d'un fleuve, mais de la bataille de la Marne, victoire inespérée pour la France dans laquelle cette princesse de gauche s'était aussi impliquée avec toute l'ardeur de son âme innombrable.

Pour une fois, notre historien Nicolae Iorga a eu raison de se battre et d'imposer sa réception à l'Académie roumaine en tant que membre honorifique, en 1925. Mais cette « Roumaine » par sa descendance paternelle de la grande famille Brancovan, une « Grecque du côté de sa mère, n'« appartenait » pas du tout à la Roumanie, ni à la Grèce, ni à la Turquie, ni par sa culture ni par son écriture. Son bref passage à Bucarest, quand elle resta pratiquement enfermée, malade, dans les chambres de l'hôtel Capsa, avant de regagner le liman du Bosphore, pays de son grand-père maternel et destination de vacances après la disparition de son père, ne pouvait pas être le moment de récupérer une identité roumaine « perdue ». Elle n'avait rien perdu, ni rien à récupérer ; la patrie de ses quelques ancêtres roumains figurait dans son imaginaire en tant qu'espace littéraire parmi d'autres contrées de l'Orient. Espace qui avait forgé son image d'« orientale », et on n'est pas certain qu'elle l'apprécie autant que cela, qu'elle s'identifie avec. Sa protestation ne fut pas étonnante lorsque l'on essaya de l'associer à la littérature roumaine. Qui distribue de telles appartenances ? Dans ce cas, Heredia aurait « appartenu » à la littérature cubaine sinon à celle de l'Espagne, et l'expatrié El Greco à la peinture crétoise ? Elle était effectivement un nom important dans la littérature écrite en France de son époque, et il n'y avait aucune raison pour elle d'accepter des « répartitions » perfides qui auraient diminué son œuvre. Il n'était pas très inspiré George Călinescu, dans sa monumentale *Histoire de la littérature roumaine*, lorsqu'il reprochait à Anna de Noailles son « manque de loyalisme » à l'égard de ses racines roumaines. Il aurait pu tout simplement la citer parmi beaucoup d'autres écrivains français qu'il convoquait parfois en référence aux

écrivains roumains. « On n’habite pas une patrie, on habite une langue »<sup>4</sup>, avait précisé, vers la fin de sa vie, Emil Cioran, peut-être au moment où il ne se berçait plus dans des illusions quant à la réception de son œuvre en sa patrie d’origine. Mais, pour Anna de Noailles, sa patrie d’origine a toujours été la France. Essayons donc de mieux connaître son œuvre qui honore cette littérature millénaire écrite en français. Cela aurait été un fabuleux miracle si cette « fiancée des orages » avait pu écrire une partie de sa poésie, sinon son œuvre entière, en langue roumaine. Mais les Dieux en décidèrent autrement.

## NOTES

<sup>1</sup> On peut trouver un bon parcours de la vie d’Anna de Noailles dans la plus récente biographie que lui dédie Frédéric Martinez (ici, 139-140).

<sup>2</sup> Fernando Pessoa, *Introdução à estética*, probablement de 1925.

<sup>3</sup> La phrase en portugais dans la formule de Pessoa: « riso inúmero das ondas ». Le fragmente se trouve dans « Prométhée » d’Eschyle : « ποντίων τε κυμάτων ανήριθμον γέλασμα / pontion te kymaton anerithmon gelasma ». Et dans notre traduction en roumain : Pessoa, *Ultimatum* 58.

<sup>4</sup> « On n’habite pas un pays, on habite une langue. Une patrie, c’est cela et rien d’autre » (Cioran 21).

## BIBLIOGRAPHIE

- Martinez, Frédéric. *Anna de Noailles*. Paris : Gallimard, 2018.  
 Noailles, Anna de. *Anthologie poétique et romanesque*. Éd. François Raviez. Paris : Le livre de poche, 2014.  
 Pessoa, Fernando. *Le chemin du serpent*. Paris : Christian Bourgois éditeur, 1991.  
 ---. *Ultimatum*. Bucureşti : Humanitas Fiction, 2012.  
 Cioran, E. M. *Aveux et anathèmes*. Paris : Gallimard, 1987.